Français.

XIII

Certes, les trois Américains, le sénateur, l'ex-vice-président et le général, comme étant gens de bonne société et d'éducation, et parlant la langue anglaise aussi bien que les lords de la Chambre Haute, même mieux peut-être, ou tout au moins avec une meilleure prononciation et un accent moins rude, ont été parfaitement reçus en Angleterre, à Londres, dans la grande ville où l'ex-ambassadeur Bayard, "sans peur et sans reproche" comme son nom, a su devenir "gratissima persona" auprès du gouvernement et de la très haute aristocratie anglaise. Car il est bon de connaître le langage du pays où l'on va, comme aussi fort mauvais de ne pas le connaître, bien que le Figaro de Beaumarchais prétende qu'un homme moderne et civilisé, avec le mot "Goddam" pour tout glossaire peut, aisément faire le tour du monde et passer pour un véritable gentilhomme.

—En vérité, Messieurs Wolcott, Stevenson et Paine furent bien accueillis en Angleterre et n'eurent qu'à se louer des procédés de leurs cousins roux et de leurs cousines blondes. Car les Etats-Unis et l'Angleterre, malgré la même langue, n'en sont pas encore à la "fraternité" de l'anglophile Bayard. Le Sénat des Etats-Unis, un vieux grincheux bien connu pour son radicalisme et son anglophobie, a retardé la glorieuse fraternisation des deux peuples en repoussant le traité d'arbitrage qui devait faire d'Oscar de Suède un souverain à moustaches plus longues que celles de Humbert d'Italie.

Pourtant, dit-on, la très auguste reine Victoria, qui est aussi impératrice des Indes, a eu un sourrire charmant pour les trois voyageurs. Les ministres, eux aussi, ont souri.

Et nous devons tous dans le monde, surtout dans le monde de la politique et de la diplomatie, connaître la valeur et la vertu d'un sourire anglais.

Un sourire anglais, accompagné d'agréables paroles, est un sourire engageant, insinuant, qui plaît toujours, qui ne ment jamais, qui n'a son parcil comme promesse sur aucune lèvre grecque, latine, celtique, gauloise ou slave.

C'est un sourire d'or.

XIV.

Est-ce à dire que la France, impolie, incivilisée et grossière, ait traité brutalement les trois Commissaires ou délégués métalliques et que le Président McKinley, devant l'insulte au drapeau des Etats-Unis, se soit vu presque obligé de déclarer la guerre a la France.

En aucune façon.

Bien que la France ne parle pas encore anglais, elle n'est ni incivilisée ni inhospitalière, et nous devons même déclarer qu'elle a un très grand faible pour tout ce qui est américain et une excessive admiration pour les Américains auxquels elle prête généreusement un sentiment de réciprocité fraternelle. Républicaine à cette heure, elle voit tout naturellement une république-sœur dans celle des Etats-Unis, et le sculpteur français Bartholdi, dans la "Statue grandiose de la Liberté éclairant le monde," en a placé le témoignage en bronze au port de New-York, sur l'îlot de Bedloe.

Ce n'est pas que Paris, pensant à autre chose pour le moment, ayant peut-être le czar en tête, ait salué les trois Américains avec les 101 coups de canon de la fête et allumé la Tour Eiffel pour l'occasion. Aucune manifestation populaire n'a eu lieu, et nulle revue militaire n'a été passée au Champ de Mars ou à Longchamp. Les trois Américains, du reste, étaient des hommes modestes, venus sans bruit, ne cherchant pas la notoriété, n'ayant aucune mission d'éclat, voulant seulement savoir quelles étaient les intentions de la France et de son gouvernement à l'endroit du bimétalisme et d'une conférence monétaire internationale. Et si, à part cela, ils avaient l'intention de faire des études de mœurs et de comparaison dans la grande cité parisienne où nul étranger ne vient jamais sans être émerveillé par la splendeur des palais, par la richesse des musées, par la grâce des femmes, et par la variété des spectacles et des plaisirs, cela ne regardait personne, et ils voyageaient en célibataires.

Mais, certes, ils furent convenablement reçus.

XV.

La presse, cette curieuse par métier et cette bavarde par devoir, n'a eu pour eux que des aménités et des caresses de plumes très louables, et l'on se souvint fort à propos, que l'un d'eux avait été un journaliste très distingué. Le président de la république lui-même, Félix Faure, un bonhomme à moustaches grisonnante, pas fier, tout rond, très franc, honnête et pas bête, leur serra très amicablement la main, en bon compagnon et en camarade, avec un sourire bien plus gaulois qu'anglais, leur servant même sans fausse honte quelques phrases de son anglais du Havre avec une prononciation de Tourangeau d'Amboise. On sait un peut l'anglais au Havre, et les Anglais aiment la Tourraine aux boys fruits et aux vin généreux.

Et ne fit-on pas aux trois Américains de la mission métallique l'honneur d'un banquet à Paris. — banquet de ministres, d'économistes, de savants, de célébrités et d'hommes comme il faut ? La cuisine française est excellente, parisienne surtout, et le champagne au dessert est éloquent. Aussi, comme de juste, toasta-t-on au dessert, et en l'honneur, bien entendu, des hôtes, des invités et des trois illustres visiteurs. Car on est français ou on ne l'est pas; mais on l'est toujours en France, et les Français dînent sans leur chapeau sur la tête.

Malheureusement, Messieurs Wolcott, Stevenson et Paine, qui ne savaient que deux mots de français à eux trois, — "bonne jour" — ne purent pas répondre comme ils auraient dû et voulu aux toasts gracieux et flatteurs qui leur furent portés. Sans Henry Vignaud, l'incomparable secrétaire de l'Ambassade américaine à Paris, l'excellent Louisianais et le classique de deux langues, le banquet n'aurait pas eu sa note juste, et les trois Américains, silencieux et muets comme des hommes sans langues, se seraient peut-être trouvés ridicules.

Aussi, MM. Wolcott, Stevenson et Paine, depuis leur retour aux Etats-Unis, étudient-ils le français quatre heures par jour; et ce ne sont pas eux, certes, qui donneront aux Louisianais le peu sage conseil de savoir le moins possible pour devenir les plus grands et les premiers.

XVI.

Il se peut bien que nous ne sachions pas tous pourquoi Ulysse Grant s'est appelé Ulysse, et il pourrait bien ne pas l'avoir su lui-même; mais nous savons tous qu'Ulysse Grant, avec un T et non un D, a été Américain, général et Président des Etats-Unis pendant huit ans.

Il a eu l'honneur des deux termes, comme Washington, Jefferson et Lincoln. Il en aurait même accepté un troisième, si la raison publique n'eût pas protesté.

Que le général Grant ait vaincu par le nombre des légions, qu'il ait été inférieur au général Lee comme général et commandant d'armées, qu'il ait eu le droit de son côté, tout cela est possible, et jamais un général heureux ne sera un chef incapable, puisque la victoire sacre toujours et que Grant, du reste, eut une volonté peu commune; mais le vainqueur fut certainement un vainqueur généreux. Il n'humilia pas le vaincu en lui prenant son épée qui avait été bien des fois victorieuse, il respecta les héros de la Confédération perdue, et ses prisonniers de guerre, après la reddition, officiers comme soldats, furent tous libres. Et ce n'est pas Grant qui fit les lois d'une reconstruction peut-être moins sage que dangereuse.

Le président Grant lui-même fut-il un mauvais président, et les historiens, dans le calme et la justice des lendemains apaisés, ne lui trouveront-ils aucune qualité et ne lui reconnaîtront-ils aucun mérite ?

Disons même qu'il a singulièrement grandi depuis sa mort et que les présidents qui l'ont suivi et qui le suivent sont de nature à le grandir encore. Un patriot sera toujours plus grand qu'un politicien. Et si l'on doutait de la raison et du bon sens du président Grant, il suffirait de rappeler ces paroles qui sont simples et justes à propos de législation : "C'est a l'application qu'une loi prouve sa valeur et sa vérité."

Mais nous n'avons pas à écrire ici l'histoire de Grant, qui est longue, ni à faire son panégyrique, qui a déjà été fait par des hommes très éloquents.

Il serait, peut-être, plus intéressant de savoir et, de dire, pourquoi l'Américain, le général et le Président Grant s'est appelé Ulysse, en grec "Odysseus."

XVII

Ulysse le Grec, vous le savez, bien connu par Ithaque, la guerre de Troie, le cheval de bois, Pénélope et le grand poète Homère, erra et vagabonda pendant dix ans sur les mers après la prise de Troie avant de pouvoir retrouver sa patrie. La boussole était inconnue en ces temps, et la Méditerranée n'était pas bonne et bleue tous les jours. Il est probable aussi qu'Ulysse ne se conduisit pas toujours convenablement avec Circé, Calypso et d'autres nymphes pendant que l'honnête Pénélope faisait et défaisait consciencieusement sa toile en l'attendant.

Mais là n'est pas la question.

Ulysse voyagea, parlant le grec d'Homère.

Or, quand Ulysse Grant, parlant l'anglais des Etats-Unis, ne fut plus président de la République, sa patrie reconnaissante, par l'organe du gouvernement de Washington, mit un navire à sa disposition, non pas la galère antique des temps passés et sans boussole, mais le puissant et rapide steamer des temps modernes, afin qu'il pût voyager à son plaisir et faire au besoin le tour du monde, —monde que les Anciens croyaient plat, puisque l'Amérique n'était pas encore découverte et que la Nouvelle-Orléans n'existait point.

L'illustre Américain, descendu sans regret du pouvoir, put donc voyager tout à son aise, visiter les nations et les continents et voir ce qu'il n'avait pas vu. A tout âge, les voyages instruisent et ils sont un noble emploi du temps. De nos jours, du reste, les pirates ne sont plus à craindre, et quand l'Angleterre fait la police des mers, ce sont les corsaires seuls qui sont à redouter.

Et c'est pour cela qu'Ulysse Grant, dans des conditions fort agréables et glorieuses, ayant à son bord une ample provision d'excellent cigares de la Havane, de Old Bourbon whiskey de première qualité et de vivres assortis et variés, put visiter la presqu'île où les Lestrigons modernes ont un roi dont les moustaches sont formidablement longues, la fameuse île des Anglés où règne la sage Calypso du Nord, voire même la France ou Paris, vieille ville a quelques monuments remarquables, et dont les habitants, se souvenant de leurs origines, pêchent encore des goujons.

Il avait entendu parler de la France, et il savait même qu'un certain marquis de Lafayette avait rendu quelques petits services à la Révolution américaine.

XVIII

En ces temps, le Président de la République française était le maréchal de MacMahon, qui n'était pas très républicain, mais qui eut la loyauté de se démettre.

Singularité des temps et des choses !

Le Président MacMahon, soldat fort brave, avait des Irlandais pour ancêtres, et chacun sait que le mot "Mac," qui signifie "fils," est également un titre et une dignité. On dit même que les ancêtres de MacMahon ont été rois en Irlande. C'est bien possible.

Mais MacMahon, bien que de descendance irlandaise, ne parlait pas du tout anglais.

Etre Irlandais, après tout, n'est pas être Anglais, et si les Irlandais, malgré les tendres sentiments de la reine Victoria à leur endroit, n'adorent pas précisement l'Angleterre et ne se trouvent qu'à moitié honorés de faire partie de la Grande Bretagne, nul n'a peut-être le droit de les accuser d'ingratitude. L'amitié ne se commande pas, et les fils de la verte Erin, catholiques et braves, ne sont pas Anglo-Saxons par la race. Il n'y a pas, comme on sait, de serpents en Irlande.

Quoi qu'il en soit, le Président Mac Mahon, qui parlait fort bien sa langue, le français, ne savait de l'anglais que quelques mots que tout le monde sait, mots de soldats ramassés en Crimée, mais dont on ne se sert pas dans une entrevue où les deux personnages illustres sont un Président et un ex-Président de République.

Quant à Grant, monoglotte dans toute la force du terme, il ne savait pas deux mots et demi de français, et il ignorait même que tous les mots français en "ion", comme révolution, constitution, inspiration, interprétation, abomination, indigestion, indignation, etc., fussent mots français volés par les Anglais coutumiers du fait. Il avait toujours pensé que les mots "Honni soit qui mal y pense!" de l'Ordre de la Jarretière étaient mots du plus pur anglo saxonnisme. Il prononçait Mac Mahon Mac Mahonne.

Alors ?

Oui, alors ?....

J. GENTIL.

Les Grandes Manœuvres en Allemagne.

On se préoccupe beaucoup en Allemagne cette année, plus encore que d'habitude, des grandes manœuvres qui doivent avoir lieu prochainement. Elles présenteront en effet, un caractère particulièrement intéressant, qui ne résultera pas seulement de la présence du roi et de la reine d'Italie — qui ont promis à l'Empereur d'y venir assister tous deux — mais qui résultera surtout de ce que, pour la première fois, l'armée bavaroise figurera tout entière d'un côté, ayant de l'autre côté, en face d'elle, une armée prussienne composée de deux corps d'armée.

Comme l'un de ces corps d'armée est composé de trois divisions, les forces seront égales, et il y aura ainsi en présence 5 divisions de chaque côté.

C'est le prince Léopold de Bavière qui commandera son armée; et, quoique la décision ne soit pas encore officiellement prise, il paraît très probable—on affirme du moins—que ce sera le général comte Haeler, commandant le corps d'armée de Metz et qui passe pour l'un des premiers hommes de guerre de l'Allemagne, qui commandera l'armée prussienne.

L'empereur Guillaume II sera l'arbitre.

On sait qu'en Allemagne les grandes manœuvres sont comprises et exécutées comme elles doivent l'être, c'est à dire comme faites non point pour les soldats et les caporaux, mais surtout pour les généraux, pour ceux qui doivent éventuellement commander les opérations de guerre, et auxquels, une fois la concentration opérée et le thème indiqué, la plus large initiative est laissée.

Le lieu choisi pour les grandes manœuvres de cette année sera dans le bas Mein, entre Francfort et Wurtzbourg, et l'époque entre le 5 et le 10 septembre. C'est à Hombourg que le roi et la reine d'Italie se rendront. D'ici là, et surtout après que les opérations militaires auront été accomplies, et suivant la décision que l'arbitre souverain aura prononcée, on imagine aisément que les commentaires marcheront bon train en Bavière et en Prusse.

SOUVENIRS

D'UN TEMOIN

—DE—

L'OCCUPATION DE MOSCOU,

Au moment où l'on s'apprête à fêter en Russie l'arrivée du souverain de la République, ces souvenirs offrent un grand intérêt, parce qu'ils prouvent comment peut se fonder avec le temps une amitié sincère entre deux peuples qui se sont loyalement battus et n'ont point fait de conquêtes de territoires.

De même que les Russes ne songent plus à Sébastopol, ainsi les français ne pensent plus à Moscou.

Ce sont les «Archives russes» de Saint-Pétersbourg qui viennent de rééditer ce document historique des plus curieux, publié déjà une première fois, en 1859, dans le «Bulletin» d'une société savante, mais qui avait passé alors presque inaperçu. C'est la relation faite par un certain A. D. Bestouchef-Rioumine de son séjour à Moscou durant l'occupation française, en 1812. Ardent patriote, mais surtout le modèle des fonctionnaires, ce Bestouchef était resté à son poste pour veiller sur des papiers d'Etat dont le soin lui avait été confié. Il avait assisté successivement au départ de tous ses collègues et aux préparatifs de l'incendie, et à l'incendie même, résolu à conserver intactes les archives de son département ou à périr avec elles. Et, de fait, il était parvenu à les conserver intactes; mais son dévouement avait été mal interprété, et pour toute récompense, après le départ des Français, il s'était vu l'objet des accusations les plus déshonorantes. Jusqu'à la fin de sa vie, le malheureux avait eu à se justifier d'une conduite qui ne lui avait été dictée cependant que par un très haut sentiment de conscience.

Le récit que viennent de rééditer les «Archives russes» suffirait à lui seul pour réhabiliter sa mémoire. Sa franchise et sa bonne foi y apparaissent à chaque ligne, comme aussi son intrépidité et cette espèce d'entêtement héroïque qui était un des traits dominants de son caractère. Sans autre souci que celui d'une exactitude scrupuleuse, Bestouchef y note jour par jour le détail de ce qu'il a vu, entendu et fait durant ces mémorables journées.

«Et, dit le commentateur de ces faits, un écrivain russe, T. de Wyzewa, je me trompais en disant que la première publication de son écrit avait passé inaperçue, car si le grand public, en effet, l'avait à peine remarquée, sur une personne du moins elle avait puissamment agi. C'est dans le récit de Bestouchef-Rioumine que le comte Léon Tolstoï avait trouvé, en quelque sorte, la base documentaire de l'une des parties les plus importantes de son roman, la «Guerre et la paix». D'instinct, le grand romancier philosophe avait senti toute la sincérité de ce témoignage et compris tout le profit qu'il allait pouvoir en tirer. La tragique peinture qu'il nous a faite, notamment, de l'exécution de Vereschaguine repose, trait pour trait, sur le récit de Bestouchef; elle ajoute seulement la couleur et la vie. Et, de même encore, c'est à Bestouchef que le comte Tolstoï a emprunté les éléments de son portrait de Rostopchine; sans compter un foule de menus épisodes qu'il s'est appropriés le plus simplement du monde, se bornant à les revêtir d'une beauté et d'une signification éternelles. Après quoi je ne serais pas surpris qu'on vint, l'un de ces jours, nous dénoncer les «plagiats» du comte Tolstoï. Ne s'est-il pas trouvé, tout récemment encore, trois dames, une Russe, une Danoise et une Polonaise, pour soutenir chacune qu'elle était le véritable auteur de la «Puissances des ténèbres?»

On voit du moins combien de raisons diverses, littéraires et historiques, concourent à nous rendre particulièrement intéressante la réédition du mémoire de Bestouchef; encore que, à dire vrai, l'usage fait de ce mémoire par le comte Tolstoï devrait plutôt le dépouiller pour nous d'une partie de son intérêt, l'auteur de la «Guerre et la paix» en ayant extrait déjà, à notre usage, ce qu'elle contenait de plus important. Mais nous avons aujourd'hui la passion du document; et c'est là sans aucun doute un document d'une extrême valeur. Nous y apprenons, par exemple, que la conduite d'une grande partie de la population de Moscou, en 1812, n'a pas eu, à beaucoup près, le caractère d'héroïsme que lui ont attribué à l'envi historiens russes et français.

«La vérité, dit Bestouchef, pourra paraître amère, mais je suis forcé de dire la vérité. Avant l'appel aux armes de l'empereur Alexandre, les sabres se vendaient chez tous les marchands de Moscou au prix de 6 roubles; une paire de pistolets de Toula coûtait de 7 à 8 roubles, les fusils et carabines de 11 à 15 roubles. Or, dès le lendemain de l'appel impérial, les sabres ont coûté à Moscou de 30 à 40 roubles, une paire de pistolets jusqu'à 50 roubles; les fusils et carabines ne se vendaient pas moins de 80 roubles; le tout à l'avenant. Les marchands de Moscou, comprenant qu'il fallait des armes pour repousser l'ennemi, se sont mis aussitôt à élever le prix des armes; ils ont gagné en quelques jours des sommes incroyables. De même ont fait les tailleurs, les bottiers, tous les fournisseurs ils ont, du jour au lendemain, quadruplé leurs prix. Le comte Rostopchine aurait pu aisément empêcher ce scandale, mais il se bornait à le contempler d'un regard indifférent. C'est seulement dans la semaine de l'entrée des Français qu'il publia un édit décrétant l'organisation d'un arsenal national où chacun pouvait se procurer des armes au prix de revient, «en présence du renchérissement scandaleux des armes dans tous les magasins de la ville». Et, de fait, les armes fournies par l'arsenal coûtaient relativement bon marché, mais elles étaient dans une condition déplorable, et pour la plupart hors d'usage.»

Au premier bruit de l'approche de l'ennemi, tous les marchands de Moscou s'empressèrent de quitter la ville avec leur famille, leurs employés, et tout ce qu'ils purent emporter de leurs marchandises. Par centaines, tous les jours, leurs troïkas sortaient de toutes les portes de Moscou, et souvent, sur leur route, elles étaient arrêtées par les paysans, qui accablaient les fuyards des pires injures, leur reprochant d'être des lâches, des traîtres, parfois même les empêchaient d'aller plus loin en dételant les chevaux. Aux relais, on les traitait comme ils avaient eux-mêmes traité leurs clients de Moscou on leur demandait des prix exorbitants pour l'avoine de leurs bêtes, pour leur propre nourriture et malheur à eux, s'ils refusaient de payer! Beaucoup de ces marchands qui avaient quitté la ville dans leur troika durent rentrer quelques jours après, à pied et sans le moindre bagage. Et les Français, au dire de Bestouchef, leur faisaient la vie assez dure. Ils les obligeaient à fendre et à scier le bois, à porter de l'eau, à balayer, inventant sans cesse pour eux quelque corvée humiliante. Mais je n'en finirais pas à vouloir résumer ce curieux mémoire. Mieux vaut le signaler de nouveau aux traducteurs puisque aussi bien les romanciers russes semblent disposés à les laisser chômer quelque temps encore.

L'ORDRE DES JESUITES.

Les Jésuites, dont M. Emile Zola a parlé longuement dans «Rome», ont célébré, le 31 juillet, l'anniversaire de la mort, en 1556, d'Ignace de Loyola, le fondateur de leur ordre, qui fut canonisé par le pape Grégoire XV, en 1622.

On raconte que, pour célébrer cette canonisation, les Jésuites firent représenter dans leur collège un drame pieux qui avait pour sujet les nombreux travaux de leur fondateur.

Or, celui qui remplit dans cette œuvre le rôle de saint Ignace avec un succès qui le mit en évidence et contribua à sa fortune s'appelait Jules Mazarin et devait devenir l'un des plus grands ministres de France.

CONNAISSANCES UTILES

POUR CONSERVER LES [illegible]

Cueillir en boutons assez près de clore mais non ouverts, et avant soin de leur conserver la queue, faire dessécher du sel dans une marmite en fonte en la mettant sur le feu. Le sel réduit en une poudre très fine et parfaitement sec, est étendue en couche au fond d'une boîte en fer-blanc [illegible] tons de façon qu'ils ne se touchent pas, recouvrir le tout de sel et fermer hermétiquement.

Quand on voudra avoir des [illegible] fraîches, faire plusieurs [illegible] après, on retirera les boutons, paraîtront desséchés, on coupera le bout de leur queue et on les mettra dans un vase à fleurs empli d'eau; ils mettront peu à peu à s'épanouir.

POUR PRÉSERVER [illegible]

Faire dissoudre de [illegible] mes de sulfate de cuivre [illegible] chaude, puis laisser refroidir [illegible] quide. Mettre ensuite les [illegible] les oignons dans un sac de [illegible] tremper le tout une minute [illegible] dans la dissolution. [illegible] sécher le contenu du sac [illegible] quantité de sulfate [illegible] pour éloigner les vers [illegible] insectes.

CONTRE LES VERS [illegible]

Pour garantir les [illegible] fruitiers des vers blancs, M. [illegible] de Juvisy, entoure chaque [illegible] quatre pieds de fraisier dont [illegible] blancs sont particulièrement [illegible] comme on le sait.

Pour détruire les [illegible] quant ses planches [illegible] mouille de la sciure de [illegible] sière avec du jus de tabac [illegible] achète maintenant des [illegible] manufactures de tabac [illegible] ensuite cette sciure [illegible]

POUR [illegible]

Voici deux ingénieux procédés qui donnent, paraît-il, d'excellents résultats

1° Dans un de la coudée [illegible] du beurre; maintenant, au moyen de ce de place en équilibre, une assiette renversée. La souris se [illegible] sous l'assiette, veut manger le beurre, secoue forcément le [illegible] tombe et l'assiette aussitôt [illegible] est prise. Il s'agit après cela de ne pas la laisser échapper [illegible] alors une feuille de papier [illegible] l'assiette, on en rassemble les bords, on enlève et on jette l'animal [illegible] emprisonné dans un baquet d'eau.

2° Une noix, après avoir été au préalable ouverte par un de ses côtés, est disposée sous l'un des bords d'une assiette creuse renversée de manière à ménager une ouverture par laquelle se glisse la souris qui en voulant ensuite grignoter la noix, fait basculer l'assiette et se trouve alors prisonnière. Il ne reste plus qu'à la détruire par le procédé indiqué plus haut. Avec un peu d'habitude, on arrive à placer la noix, dont la partie ouverte doit être à l'intérieur, de telle sorte que l'équilibre étant instable, l'assiette bascule à coup sûr. Le piège est immanquable et peut servir indéfiniment.

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTIER

—Suite—

Depuis plus de deux semaines les feuilles à sensation commettaient chaque jour de nouvelles indiscrétions sur la fête qui se préparait, vantant la décoration des appartements, les objets d'art ou les bijoux, destinés à être distribués au cotillon. La princesse Klinska, avec [illegible] sa distinction, [illegible] pouvait seule inventer de pareils enchantements. Les invitations étaient [illegible] La marquise de C[illegible] avait [illegible] cesse Klinska était réduite à faire défendre sa porte, même à ses intimes, afin de se soustraire à des sollicitations inutiles. Elle avait même déclaré qu'elle n'ouvrirait aucune des lettres qui lui seraient adressées, avant le 6 mai, date fixée pour le raout."

Tous les matins, Lucien lisait ces comptes-rendus anticipés, et ses regards se portaient avec complaisance sur la grande enveloppe parfumée renfermant le carton illustré d'arlequins et de pierrettes, dessinés de la main de l'incomparable princesse, et sur lequel, à la suite de la formule ordinaire imprimée, se lisait d'une longue écriture nette et hardie: "prie le comte et la comtesse de Creil de lui faire le plaisir.... etc."

Quelque peine que les hommes de 89 aient pris pour abolir les privilèges, il en existera toujours, et ceux qui en seront l'objet en resteront ravis.

L'invitation de la princesse Klinska avait d'abord laissé M. et Mme de Creil assez froids. En apprenant à quel point on les désirait, on les enviait, elle leur devint précieuse.

D'abord, jetée négligemment sur le guéridon de la chambre à coucher de Madeleine, elle était maintenant, dans le salon, bien en évidence et après avoir hésité à l'accepter, les jeunes gens [illegible] immédiatement le [illegible] de la fête.

Miss Pole avait doucement raillé "les antiquités" de la garde-robe de Madeleine et, sur ses indications un couturier fameux avait été chargé d'exécuter pour Mme de Creil un costume Directoire, destiné, assurait-il, à faire sensation.

Il est certain que les fournisseurs recommandés par les amis de Mme de Gèvres manquaient de cet intérêt inédit dans la forme et l'assemblage des couleurs, gloire de ceux de miss Pole. Ils préféraient le goût sobre, au tère peut être, au chiffonnage [illegible] pageur et un peu criard, adopté par la nouvelle amie de Madeleine.

Enfin le 6 mai arriva. La toilette était réussie à miracle, ce n'était qu'un fourreau, mais un fourreau artistement dessiné; une large écharpe rose enroulait la taille et retombait sur la jupe en crêpe de Chine brodé: le corsage, très court, découvrait hardiment les épaules, de petites manches remontées très haut dégageaient les bras formant des sortes d'épaulettes.

Le coiffeur de miss Pole avait arrangé les cheveux de Madeleine en échafaudage de boucles à la Tallien, retenu par des bandelettes de perles roses. Il avait, malgré une faible résistance de la jeune femme, avivé ses joues et ses lèvres d'une légère teinte de rouge Directoire, assurant, cet le complément indispensable du genre de toilette et de coiffure adopté par elle.

Sa main, légère avait rapidement estompé cils et sourcils.

Après avoir ressenti une certaine honte de l'emploi de ces artifices auxquels elle n'avait jamais eu recours, Madeleine se regarda complaisamment dans la haute psyché qui la reflétait tout entière, s'avouant que les conseils de l'artiste capillaire avaient du bon. Elle se trouvait bien plus jolie qu'à l'ordinaire.

Lucien confirma cette opinion par ses exclamations admiratives qui animèrent d'un nouveau plaisir le regard et le sourire de la jeune femme.

XI

M. et Mme de Creil, comme il avait été convenu avec leurs amis, s'arrêtèrent à l'hôtel d'Albe, afin d'arriver ensemble chez la princesse Klinska.

Habituée à la ponctualité de Mme de Gèvres, Madeleine avait fait diligence; la demie de dix heures sonnait lorsque le coupé s'arrêta à l'angle des Champs-Elysées. Lucien donna ordre de prévenir Miss Pole, puis, étonné d'une longue attente, il prit le parti d'aller s'enquérir lui-même. Ce fut master Pole qui revint avec lui vers Madeleine, la priant d'excuser sa sœur.

Quelques retouches à la toilette l'avaient mise en retard; au reste, elle était presque prête, elle allait descendre. Fanny se de cette interminable station, Madelaine se résigna cependant sans manifester sa contrariété.

Enfin Miss Anna parut dans un nuage de tulle et de dentelle, elle prit vivement place à côté de Mme de Creil.

—Bonjour..A-t-on idée d'une semblable exactitude....Je me suis tellement pressée, je ne sais comment je suis fagotée.

—Mais, ma chère, il est près de minuit.

—Est-ce que l'on va au bal plus tôt?

—Pourquoi avoir fixé le rendez-vous à dix heures et demie?

Elle éclata de rire.

—Pour que vous soyez exacte ....une heure plus tard.

Madeleine trouvait cette façon de s'excuser un peu bizarre. Sa physionomie exprima sans doute sa pensée, car miss Pole reprit:

—Pardon, vous devez être furieuse, mais ce n'est vraiment pas de ma faute. Sérieusement, je ne vous attendais pas si tôt.... j'oubliais que vous avez toutes les perfections.

Ce compliment adressé d'une voix caressante et flatteuse, comme un hommagé reconnaissant la supériorité de sa compagne, rendit à Madeleine toute sa belle humeur et, le coupé s'arrêtant, elle posa la main sur le bouton de la portière, miss Pole lui saisit le bras:

—Nous sommes encore loin... voyez donc.... et nous ne serons pas les dernières.

En effet, le coupé suivait lentement, pas à pas, l'immense pile de voitures qui le précédaient. La princesse Klinska demeurait dans l'un des plus beaux hôtels du boulevard Malesherbes et les deux jeunes femmes se trouvaient à peine devant la Madeleine.

De seconde en seconde, de nouveaux équipages s'ajoutaient à cet immense serpent. De nombreux sergents de ville veillaient au bon ordre, s'opposant au moindre passe-droit; en dépit des efforts de quelques cochers de fiacre, perdus dans cette élégance et qui réclamaient, devant être payés à la course, insultant les coachmen anglais en élégantes livrées et qui les regardaient dédaigneusement, sachant trop leur monde pour répondre à de semblables espèces, et conservant leur sourire le plus méprisant pour les malheureux clients, coupables de n'avoir pas les moyens d'entretenir une écurie.

Ceux-ci—pour la plupart des jeunes gens—sautaient lestement à terre et se dirigeaient à pied vers la porte cochère, ouverte au grand large et qui jetait sur la chaussée une nappe lumineuse.

De véritables arbres décoraient l'entrée et la cour, des grooms en livrés jaune et rouge ouvraient les portières, et dans l'antichambre des filles de chambre et des laquais débarrassaient les invités de leurs manteaux et les emportaient prestement, tandis qu'à l'entrée des salons, des commissaires en habit rouge, offraient aux dames d'élégants carnets de bal enrubannés aux couleurs de la maîtresse de la maison: jaune et rouge.

Des cordons de lumière électrique, enroulés à des guirlandes de roses jaunes et de roses oranges, baignaient de clarté les salles de bal leur donnant un aspect féerique.

XI

La princesse Klinska, dans un splendide costume castillan en damas jaune, constellé de pierreries, figurant des roses rouges aux feuillages de diamants, un diadème semblable étincelant dans ses cheveux noirs, paraissait splendidement belle.

Elle accueillit les nouveaux arrivants de son sourire le plus gracieux, adressa à Madeleine quelques paroles flatteuses et se penchant, murmura une phrase à l'oreille de miss Pole, qui répondit par un signe affirmatif.

Les journaux n'avaient rien exagéré; c'était bien un éblouissement. Tout était combiné pour charmer les sens. Deux orchestres jouaient simultanément aux extrémités de l'appartement; les couples enlacés tourbillonnaient, bostonnant pour la plupart. Dans les embrasures de portes, un écrasement se faisait, refoulant sans cesse les retardataires.

Madeleine regardait abêtie,